

Writing from afar : une façon de se rapprocher
In the House of the Sun de Sonja A. Skarstedt. Empyrean Press,
100 p.

Effie Mihelakis

Number 210, September–October 2006

Write here, Write now. Les écritures anglo-montréalaises

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/17532ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Mihelakis, E. (2006). Writing from afar : une façon de se rapprocher / *In the House of the Sun* de Sonja A. Skarstedt. Empyrean Press, 100 p. *Spirale*, (210), 37–37.

Writing from afar : une façon de se rapprocher

IN THE HOUSE OF THE SUN

de Sonja A. Skarstedt

Empyreal Press, 100 p.

par EFFIE MIHELAKIS

Artiste multidisciplinaire — poète, écrivaine et illustratrice — d'origine montréalaise, Sonja Skarstedt a fondé les éditions Empyreal Press en 1990. Elle y a publié son premier recueil de poèmes intitulé *Mythographies*. Ont suivi, au fil des années, *A Demolition Symphony* (1995), *Beautiful Chaos* (2000) et *Saint Francis of Esplanade* (2001). Dans *In the House of the Sun*, ouvrage poétique paru en 2005, Skarstedt relève deux définitions qui expliquent l'origine du nom « Hawaii » : l'une est une adaptation de *Hawaiki*, terre natale d'origine mythique des Polynésiens, l'autre, une variation du nom donné à l'île du Pacifique du Sud, *Raiatea*, rebaptisée *Havaï* lors de l'influx migratoire. Il semble donc que cet archipel partage deux identités « équitables » : le mythe et l'histoire. La question de ce dédoublement nominatif prend forme à partir de l'union d'éléments historiques et mythiques. D'une part, le poème s'ouvre sur des renseignements factuels souvent accompagnés de dates et de lieux : « *On March 12th, 1959 Honolulu's dancing / in the streets and Sand Island's bonfire* » ou « *Your breath cool as silt carried in / by a 1957 tsunami* ». D'autre part, c'est un monde mythique que déploie le poème : « *Still you are determined to find / the fish-stealing akua / that not even Maniniholo / chief of fishermen was able to catch / and so he dug this grotto fit for a god* », monde où les êtres incarnent, sous des formes symboliques, les forces de la nature. De l'historique au mythique, tout se passe comme si Skarstedt, par le glissement qu'opère le poème, réussissait un tour de force : rallier un passé méconnu, celui des Polynésiens, à la trame historique contemporaine. Du *Sea Urchin King* au *tsunami* de 1957, en passant par toute une mythographie océanique, ce recueil enjoint le lecteur à penser dans un même mouvement aux dieux polynésiens et à l'histoire singulière de cet archipel. Ainsi, le passé mythique se greffe au passé réel pour colmater la brèche qu'instaure une certaine historiographie. Skarstedt livre un double témoignage qui prend racine dans l'immédiateté de l'expérience de la voyageuse et dans les vestiges d'un passé lointain. Et ce témoignage ne saurait avoir lieu sans les mots étrangers, ceux de l'Autre qui parsèment le recueil entier.

Les mots étrangers

Si Skarstedt brosse le portrait mythico-historique d'Hawaii, elle en appelle également aux mots de ses habitants. Effet d'exotisme pour séduire le lecteur ou fidélité langagière à la langue de l'autochtone ? L'un ne va pas sans l'autre. Il est certainement vrai que *In the House of the Sun* dévoile tout un monde fort éloigné de l'Occident. La nomenclature qui élucide la spécificité langagière des Polynésiens pourrait détourner l'intérêt du lecteur en l'empêchant de comprendre le poème dans sa totalité. Néanmoins, Skarstedt, par son souci du mot juste, se réclame de la langue de départ pour se rapprocher au plus près de l'idiome, d'un certain intraduisible que la langue d'accueil ne peut dévoiler. Plus qu'un simple souci d'exactitude, ces emprunts nous révèlent quelque chose de l'hommage, de la commémoration d'une langue

Skarstedt livre un double témoignage qui prend racine dans l'immédiateté de l'expérience de la voyageuse et dans les vestiges d'un passé lointain.

orale qui chercheraient à subsister d'abord par les mots et ensuite dans nos mémoires à nous, lecteurs. Ces derniers trouveront d'ailleurs à la fin du recueil un glossaire des mots aborigènes dont la poète fait usage. En le consultant, le mot étranger devient familier, et c'est une fois de plus une façon de rapprocher l'expérience du lointain par le familier. Une question subsiste tout de même, une fois la lecture achevée : comment (re) lire ce recueil à la lumière du glossaire consulté ? Skarstedt oblige le lecteur à trouver une signification personnelle au mot autochtone et lui permet ensuite d'en connaître le véritable sens par le glossaire. Ainsi, la traduction se fait *a posteriori* et le glossaire s'érige comme une sorte d'appendice du recueil qui permettrait au lecteur de (re)découvrir le texte. C'est comme si l'éloignement suscité par le lexique exotique était lui-même la promesse d'un rapprochement.

D'entrée de jeu, cette démarche est mise sur pied grâce à l'utilisation du pronom « you » qui crée un effet de distance entre le texte et la poète. Ce pronom serait alors une invitation au lecteur à participer aux événements du poème. Il est remarquable de noter que Hawaii, *a priori* une terre inconnue et lointaine pour un lecteur montréalais, arrive à se transformer en un lieu accueillant et familier. En effet, lorsque je lisais les poèmes, je me voyais danser dans les rues du Sand Island ; je me promenais sur les multiples plages « *where memories writhe / dense as calcite drippings* ».

Du mythe à l'histoire, des mots étrangers à la familiarité langagière, *In the House of the Sun* dresse un portrait équivoque de Hawaii. En reliant le passé mythique à la trame historique contemporaine, le passé, lointain, souvent inidentifiable, fait irruption dans le présent, plus familier. Skarstedt réussit donc à rapprocher deux solitudes sans pour autant les confondre. ●